Ami du Clergé du 22 avril 1948

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Pentecôte. — II. Le miracle des langues de feu, 113.

Retraite de Communions solennelles. — 7e *Instruction :* Le Christ de l'Evangile, 114 ; — 8e *Instruction :* Le Christ de l'Eucharistie, 116.

Pour l'ouverture du Mois de Marie. — Offrons nos hommages, nos engagements, nos prières, 117.

Varia. — Le Sermon : Utilité et nécessité de la Prédication, 119.

En lisant. — Le Maître est au dedans, 120.

FETE DE LA PENTECOTE

II

LE MIRACLE DES LANGUES DE FEU

Nous commémorons aujourd'hui la descente du Saint-Esprit sur les apôtres sous le signe de langues de feu.

Depuis notre enfance, la Pentecôte est restée pour nous le miracle des langues de feu et les poètes et les artistes, ceux-là qui gardent avec l'âge une âme neuve d'enfant au spectacle de la vie et de l'histoire, ont toujours reproduit le mystère de la Pentecôte sous cette pluie de feu.

Mais en avez-vous médité assez la profonde signification ?

Pour communiquer à nos âmes sa grâce, c'est-à-dire la vie, dans sa haute sagesse, Notre-Seigneur a voulu tenir compte de toute notre nature, qui est à la fois spirituelle et corporelle. Il a eu recours à des sacrements, à des signes sacrés, à des choses matérielles qui représentent à nos yeux, en même temps qu'ils opèrent sous son action, cet envahissement invisible de notre vie humaine par une vie surhumaine, la vie divine. Pour nous laver du péché, il a choisi l'eau qui lave nos corps : c'est le baptême ; pour fortifier nos volontés, il a voulu l'huile qui assouplit les muscles de l'athlète : c'est la confirmation ; pour nourrir nos âmes, il s'est mis sous les apparences du pain qui alimente notre vie physique : c'est l'Eucharistie.

Croyons que, si le Paraclet qu'il avait promis s'est manifesté et donné par des langues de feu, c'est que ce feu symbolise la transformation surnaturelle que l'Esprit-Saint allait opérer dans les apôtres le matin de la Pentecôte et qu'il opère dans les âmes le jour de la Confirmation.

Le feu, c'est la *lumière*, et le Saint-Esprit illumine nos intelligences ; — le feu, c'est l'*ardeur*, et le Saint-Esprit embrase nos cœurs ; — le feu, c'est la *force* irrésistible, et le Saint-Esprit arme de la puissance divine notre faiblesse humaine.

Ainsi le symbole répond aux trois grandes réalités invisibles qui sont l'œuvre de l'Esprit-Saint, selon la parole de S. Bernard : « Nous donner de comprendre vraiment sa volonté, de l'aimer avec ferveur, de l'accomplir courageusement. *Ut eam [voluntatem] et veraciter intelligere, et ferventer diligere, et efficaciter implere possimus* » (cité par Corn. a Lapide, *In Act. Apost.*, p. 69).

I. — *Le feu, symbole de Lumière*

Le feu, c'est la flamme qui éclaire. Il se révèle à nos yeux par la lumière qu'il projette autour de lui.

« Mes sœurs, l'onde n'est pas plus pure aux premiers feux du jour » [1].

L'Esprit-Saint qui descend aujourd'hui sur les apôtres et qui descend dans l'âme du confirmé, est d'abord un esprit de lumière, un esprit d'intelligence, l'Esprit de vérité, comme l'appelle N.-S.

Devant l'incompréhension où en restaient ses apôtres du mystère de sa personne, de sa mission, de son œuvre, Jésus avait dit et redit :

« Le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, c'est celui qui vous apprendra tout et qui vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (Jo., XIV, 26).

« Quand il sera venu lui l'Esprit de vérité, il vous fera pénétrer dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il vous dira tout ce qu'il a entendu et il vous enseignera les choses à venir » (Jo., XVI, 13).

« Quand ils vous traîneront devant les tribunaux, ne vous préoccupez pas de ce que vous aurez à dire, mais dites ce qui vous sera donné à l'heure même, car ce ne sera pas vous qui parlerez mais l'Esprit-Saint » (Marc, XIII, 11). — « L'Esprit-Saint vous enseignera à l'heure même ce qu'il faut dire » (Luc, XII, 12).

Et comme la réalité a magnifiquement tenu ces promesses !

Pauvres apôtres, aux mêmes œillères que leurs compatriotes, ils demandaient encore à leur Maître ressuscité sur le chemin de l'Ascension : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Ils en étaient toujours, après trois ans à l'école de Jésus, après la Résurrection, après les apparitions de leur Maître, à leurs rêves terrestres d'un retour de leurs princes qui les libérerait de la domination romaine. Ils donnent à penser à une ignorance invincible.

Dix jours après, quand les langues de feu se sont reposées sur leur tête, avec elles la clarté du mystère de Jésus est descendue dans leur intelligence. Dès son premier discours, Pierre prêche un évangile spirituel : « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour obtenir le pardon de vos péchés » (Act., II, 38). Et c'est dans la voie du salut qu'entrent les milliers de convertis de la première heure (II, 47).

Bien que les miracles ne les accompagnent pas, ce sont les mêmes effets que l'Esprit-Saint accomplit dans l'âme du baptisé, du confirmé, et de qui l'invoque. Ne dépose-t-il pas en nous ses dons de sagesse et d'intelligence, de science et de conseil ? Il ne nous reste qu'à nous prêter à l'action de cet Esprit de vérité pour avoir sur Dieu, sur le monde et sur nous-mêmes les clartés qui facilitent notre foi et qui illuminent notre route.

Voir, c'est bien ! Mais ce n'est que le premier pas. Il nous faut aussi vouloir.

Les langues de feu sur les apôtres nous rappellent que l'Esprit-Saint qui éclaire les intelligences, embrase aussi les cœurs.

[1] *Odes :* Moïse sur le Nil.

II. — *Le feu, symbole de l'Amour*

Ce ne sont pas seulement les poètes qui nous parlent des feux de l'amour ou de la passion. N.-S. ne disait-il pas : « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux sinon qu'il brûle ? » Comment s'étonner que la mission de l'Esprit-Saint se manifeste dans le feu ?

Car il est amour, l'amour du Père et du Fils, et quand il se manifeste dans le monde, c'est pour y faire œuvre d'amour : la sanctification des âmes.

Petit amour que celui des apôtres avant la Pentecôte. Il est encore embarrassé d'égoïsme et d'intérêt. Il ne va pas jusqu'à se compromettre pendant la Passion pour celui qu'il aime. — Quelle flamme au contraire dans le discours de S. Pierre au sortir du Cénacle. Les Actes n'auraient pas besoin de nous dire que ses auditeurs eurent le cœur transporté par ce discours (II, 37). A sa lecture, encore aujourd'hui, nous sommes soulevés par son éloquence, et « c'est le cœur qui fait le véritable orateur ».

Et nous aussi, quand nous prions l'Esprit-Saint nous lui disons : « Venez, Esprit-Saint, remplissez le cœur de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour. »

Aussi bien, ne nous a-t-il pas apporté au baptême et à la confirmation ses dons de crainte et de piété et ne les met-il pas en œuvre, chaque fois que nous le lui demandons ?

Or la piété, c'est l'amour filial dans nos relations avec Dieu, amour filial répandu dans nos âmes par l'Esprit-Saint. « Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais nous avons reçu un esprit d'adoption en qui nous crions : *Abba*, Père. Cet esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Rom., VIII, 15, 16).

Et la crainte, c'est encore l'amour filial, l'amour filial en acte. Car ce que l'Esprit-Saint nous a communiqué ce n'est pas la crainte de l'esclave, la peur de Dieu ou plus exactement la peur de l'enfer : il y suffit de notre faiblesse de créature et de notre conscience de pécheur en émoi. C'est la crainte filiale, ou si vous voulez, la délicatesse de l'amour qui s'effarouche de tout ce qui pourrait peiner le Dieu qu'on aime.

Voilà de quoi est fait l'amour de Dieu qu'allume dans les âmes l'Esprit-Saint qui anime les langues de feu du matin de la Pentecôte, de tendresse et de délicatesse, de ce qui est la fleur et du même coup le signe du véritable amour.

Voir, vouloir. Pour compléter la trilogie d'une vie entièrement dédiée à Dieu, il ne reste plus qu'à pouvoir. Mais cela reste, car notre amour peut nous trahir et nous jeter en plein illogisme, l'illogisme de tant de baptisés et de confirmés d'aujourd'hui et de toujours, qui croient à la parole de Dieu mais ne la pratiquent pas.

Un dernier symbolisme des langues de feu de la Pentecôte enseigne que l'Esprit-Saint est l'Esprit de Force.

III. — *Le feu, symbole de la Force*

Rien ne résiste au feu. Il consume tout ce qu'il rencontre. Il n'y a plus que décombres et que cendres où la flamme a passé.

Est-il image plus puissante de la force, que ce feu intérieur qui brûle les entrailles de la terre et qui soulève en volcan les montagnes elles-mêmes ?

Aussi n'y avait-il pas symbole mieux choisi pour représenter à la Pentecôte, celui dont Jésus avait dit à la veille de son Ascension : « Lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes, I, 8).

La prophétie du Christ s'est accomplie à la lettre. A travers le monde, les apôtres d'après la Pentecôte ont rendu témoignage à leur Maître. Ils lui ont même donné ce témoignage qu'on ne récuse pas, celui des disciples qui se font égorger.

Qui l'aurait pu imaginer au souvenir de ces peureux qui se débandaient sous les oliviers de Gethsémani à l'arrestation de Jésus, et de ces timides qui s'enfermaient à double tour dans le Cénacle par crainte des Juifs même après la nouvelle de la résurrection de leur Maître ? Nous ne pouvons contester le miracle.

Et il éclate à travers toute l'histoire de l'Eglise ; oui et magnifiquement par exemple dans le martyre de ces jeunes filles et de ces enfants, dont la faiblesse est plus forte que la puissance, mais aussi au jour le jour dans ces cœurs inviolés de chrétiens et de chrétiennes qui ont pourtant à lutter, comme le rappelle S. Paul, non seulement contre la chair et le sang, mais contre les princes, contre les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air (Ephes., VI, 12), c'est-à-dire contre ces démons dont Job disait qu'aucune puissance ne peut leur être comparée sur la terre.

L'explication de la sainteté malgré tout, malgré le mal dans lequel le monde est plongé, c'est que ces âmes ont reçu et font fructifier comme les apôtres, cette semence d'héroïsme que fut le don de force déposé en elles au baptême et à la confirmation par l'Esprit-Saint.

* *

Avant la Pentecôte, Dieu s'était déjà manifesté aux hommes au milieu du feu; par exemple à Moïse dans le buisson ardent au mont Horeb.
Et chose extraordinaire — et c'est pourquoi nous l'appelons le buisson ardent ou incombustible — ce buisson flambait sans se consumer.

Les feux se sont éteints qui brillèrent au matin de la Pentecôte sur les apôtres réunis dans le Cénacle. Mais, comme le buisson ardent, reste inextinguible l'Esprit qui les habitait. Il demeure la lumière, la flamme, la force des âmes.

Nous vivons une époque où plus que jamais le monde a besoin de cette pluie de feu.

Que l'Esprit-Saint descende encore renouveler la face de la terre !

Et qu'il soit en même temps en nos heures d'épreuve, pour tant de cœurs dans l'angoisse, l'Esprit Consolateur. Ainsi soit-il.

RETRAITE DE COMMUNIONS SOLENNELLES

7e Instruction

LE CHRIST DE L'ÉVANGILE

Idée générale. — Une double remarque d'abord : notre première journée a été consacrée à Dieu et à nos rapports avec lui, celle-ci sera tout entière con-

sacrée à Jésus, la troisième à l'Eglise. Sur Jésus, il paraît bon de distinguer le Christ de l'Evangile ou le Christ historique ; et le Christ de l'Eucharistie ou l'identification au Christ Jésus.

Donc, nous nous attacherons, ici, à brosser un portrait humain, attachant, prenant de Notre-Seigneur ; tâche relativement aisée et qui nous fournira l'occasion, en utilisant abondamment l'Evangile, d'en donner le goût.

Le sentiment à faire naître sera une admiration pleine d'amour, conduisant à choisir le Christ pour chef et pour ami, ce que devait ressentir S. Paul quand il s'écriait « comprehensus sum a Christo » (Philip., III, 12).

* *

Questions à poser. — Que savez-vous de la vie, de la mort, de la résurrection de Jésus ? — Jésus vivait-il comme les autres hommes : mangeait-il ? etc. — Jésus a-t-il connu la tristesse, la joie. A-t-il pleuré ? quand ? — Montrez par deux guérisons la bonté de Jésus ; par deux autres miracles montrez sa puissance. — Pouvez-vous citer quelque belle parole de Jésus ? — Racontez une de ses paraboles à votre choix, etc., etc.

* *

Exposé. — Partant toujours du concret, étudier d'abord la personne du Christ en son humanité ; et pour commencer, le regarder aller et venir, se reposer, dormir, manger, parler, etc. ; tout en précisant au passage deux traits essentiels de sa vie : il n'est ni un sauvage ni un misanthrope, ni un être fier et méprisant, mais il se mêle familièrement à tous, justes et pécheurs, pharisiens et publicains (Simon, Zachée) ; d'autre part, il reste toujours digne et les récits des évangélistes laissent lire entre les lignes la noblesse de son attitude (Cana, la Samaritaine, etc.).

Entrons plus avant et voyons son âme. Ici quelle richesse de détails nous avons à notre service. D'abord l'attention qu'il prête à tous et à chacun ; les apôtres reviennent-ils de la pêche ? il s'informe du résultat de leur expédition. Rencontre-t-il, en entrant à Naïm, un cortège funèbre ? il se renseigne sur le défunt, se fait présenter la mère. Zachée veut-il voir le Seigneur, Jésus va à lui et le prie « festinans descende, quia hodie... » (Luc, XIX, 5). Les apôtres gourmandent-ils des enfants faisant du bruit sans doute, couvrant les paroles du Maître, Jésus s'en aperçoit, s'indigne et « laissez venir à moi les petits enfants », dit-il (Luc, XIII, 14). Discute-t-on autour de lui sur un geste des apôtres, froissant un épi de blé ou sur celui de Madeleine qui verse sur sa tête un parfum de grand prix, il prend aussitôt leur défense. Il remarque et signale l'obole de la veuve (Luc, XXI, 1-4). Etc., etc. Quelle âme attentive, et dans toutes ces attentions quelle délicatesse !

Et aussi quelle sensibilité ! En voyant la veuve de Naïm il est touché de compassion (Luc, VII, 13) ; rencontrant, après le décès de Lazare, Marie-Madeleine en larmes il est ému, il pleure (Jo., XI, 33-35). Il pleure aussi à la pensée des châtiments qui tomberont sur Jérusalem coupable (Luc, XIX, 41) ; la Passion le montre si proche de nous « cœpit pavere et tædere » (Marc, XIV, 33) ; « Tristis est anima usque ad mortem » (Luc, XIV, 34), et ses cris d'appel angoissé : « Pater mi, si possibile est... » (Math., XXVI, 39), et « Deus meus, utquid dereliquisti me? » (Marc, XV, 34). Après cela il peut nous dire « venite ad me, omnes qui laboratis » (Mt., XI, 18), il nous comprendra et saura compatir, étant vraiment le pontife « qui condolere possit iis qui ignorant et errant ; quoniam et ipse circumdatus est infirmitate » (Heb., V, 2).

Et nous voici engagés à parler de la bonté de Jésus ; chaque miracle peut ajouter un trait, une précision au tableau que nous voudrons en tracer ; Jésus fait, littéralement, le tour des misères humaines, et là où un esprit pharisaïque serait tenté de dresser une barrière à sa bonté, face au pécheur, Jésus nous surprend plus encore : « Non egent qui sani sunt medico, sed qui male habent. Non veni vocare justos sed peccatores ad pœnitentiam » (Luc, V, 31, 32). Toute la gamme depuis Marie de Magdala jusqu'au bon larron en passant par la femme pécheresse et tant d'autres.

Mais si le Christ est humain profondément, il est cependant aussi plus qu'un homme. Déjà nous avons vu son pouvoir étrange sur les éléments et la nature (tempête apaisée, multiplication des pains), sur la maladie et sur la mort (guérisons et résurrections) et l'étonnement suscité autour de lui par cette étrange domination. Quel pouvoir aussi sur les hommes, soit qu'il les empoigne comme les fils de Zébédée ou Levi, soit qu'il les tienne en respect comme les gens de Nazareth ou la bande de Judas.

A côté de sa puissance, sa *science*, son étrange habileté à déjouer les ruses de ses ennemis : impôt à César (Luc, XX, 25), femme adultère (Jo., VIII, 3), baptême de Jean (Luc, XX, 1-8). Puis sa connaissance de l'homme et de ses pensées intimes (Jo., II, 23 ; Luc, VII, 39-40) et de l'avenir : ruine de Jérusalem, annonce aux apôtres des épreuves qu'ils rencontreront.

Maintenant, sa *loyauté ;* ce qu'il demande aux autres « sit autem sermo vester : est, est, non, non » (Mt., V, 37) il le fait lui-même ; il ne cache pas la vérité, dut-elle déplaire (aux apôtres en maintes circonstances), dut-elle le faire condamner. Et ses ennemis même lui rendent hommage sur ce point : « Non accipis personam, sed viam Dei in veritate doces » (Luc, XX, 21).

Il a osé jeter ce défi à la face de ses ennemis « Quis ex vobis arguet me de peccato ? » (Jo., VIII, 46), et ils sont encore à lui répondre, tandis que Pilate qui a dûment instruit sa cause affirme et réaffirme (Jo., XVIII, 38 et XIX, 4) « nullam invenio in eo causam » et que le bon larron éclairé d'en haut, lui fait écho : « nihil mali gessit » (Luc, XXIII, 42), sans péché !

Parler, maintenant, de sa doctrine : magnifiques promesses « qui manducat meam carnem... habet vitam æternam » (Jo., VI, 55), « dispono vobis... regnum » (Luc, XXII, 29), « sedebitis et vos super sedes » (Mt., XIX, 23). Perfection de sa morale (Mt., V, 21-22) et c'est tout le sermon sur la montagne. C'est aussi « son » commandement, commandement « nouveau » « ut diligatis invicem sicut dilexi vos » (Jo., XV, 12), etc., etc.

Et enfin sa *fidélité* absolue à la mission que le Père lui a confiée, sa messianité, sa divinité « sicut misit me Pater... » (Jo., XX, 21), « ego et pater unum sumus » (X, 30) et sa solennelle affirmation devant le Sanhédrin : « Adjuro te... ut dicas nobis si tu es Christus, Filius Dei. Dicit illi Jesus : tu dixisti » (Mt., XXVI, 63, 64).

Et pour mettre le sceau final à cette solennelle affirmation, à son message et à toute sa vie, Jésus,

au matin de Pâques, sort vivant de son tombeau, apparaît à ses amis, monte au ciel quarante jours plus tard, où il trône à la droite de Dieu et d'où il viendra juger les vivants et les morts.

* *

Sainte Ecriture. — Les textes sont insérés dans l'exposé ; les autres — ils sont légion — sont assez connus de chacun.

* *

Regards sur l'avenir. — Les leçons d'une telle vie sont innombrables, et le Christ est le modèle achevé de toute sainteté ; mais il me semble qu'on pourrait insister utilement sur « le sens du devoir, la fidélité au devoir d'état ».

Le Christ c'est quelqu'un qui est « envoyé », qui a une mission, qui ne cherche pas sa gloire mais celle de son Père qui l'a envoyé, qui ne veut rien faire, rien en dehors du mandat qui lui a été confié mais qui veut par contre l'accomplir point par point : « necesse est impleri omnia » (Luc, XXIV, 44), « consummatum est » (Jo., XIX, 30).

Ce sens du devoir, on le sent sous-jacent à toutes les paroles et à tous les gestes du Maître ; il a vraiment conscience de ses responsabilités : « Quos dedisti mihi, custodivi, et nemo ex iis periit nisi filius perditionis ut scriptura impleatur » (Jo., XVII, 12) ; il sait quand il le faut se montrer rude (vendeurs chassés du temple) ou exigeant : « Si quis... non odit patrem... non bajulat crucem... non potest meus esse discipulus » (Luc, XIV, 25-26). Ce qui n'empêche sa fidélité au devoir d'être humaine, douloureuse parfois (on le voit bien au jardin des Oliviers), toujours inspirée et soutenue par un amour tendre et fort : « Quæ placita sunt ei facio semper » (Jo., VIII, 29).

La jeunesse est l'âge de l'enthousiasme, de la confiance, des grands espoirs, des beaux rêves, des nobles ambitions ; combien facilement elle se rallie à un chef, à une cause, à un mot d'ordre ! Parfois, comme les papillons à la flamme, elle se brûle les ailes et retombe lamentablement. Tendre à faire de nos enfants, des caractères et des valeurs au service exclusivement de ceux qui se réclament du Christ, s'inspirent de sa doctrine, et de près ou de loin continuent son œuvre ! Un bon aiguillage au départ, et puis ensuite élan et fidélité !

8e Instruction

LE CHRIST DE L'EUCHARISTIE

Idée générale. — On aurait pu donner à cet entretien un autre titre, qui en aurait mieux exprimé le fil conducteur, à savoir : l'identification au Christ Jésus ; mais le mot ne dirait rien eux enfants ; par contre, la « chose » doit leur être exposée aussi concrètement que possible, et puisque l'Eucharistie est l'aliment normal de cette « vie cachée en Dieu avec le Christ » le titre choisi a paru mieux adapté.

Cet entretien, en fin de journée consacrée au Christ, rejoint celui qui terminait la journée d'hier consacrée à Dieu ; la vie de la grâce, notre vie d'enfant de Dieu, ne se conçoit pas hors du Christ : « sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis » (Jo., XV, 4). De suite, disons que nous parlerons demain de la communauté dans laquelle, et en union avec laquelle, nous devons vivre comme vivent ensemble les membres d'un même corps : l'Eglise. Et nous aurons ainsi présenté une vue d'ensemble de cette vie surnaturelle, commencement ici-bas de la vie éternelle du ciel.

Le sentiment à faire naître serait une faim ou soif de l'Eucharistie : « sicut cervus ad fontes aquarum... » (liturgie du Samedi Saint). Mais comment exciter cette faim ? Bien des confrères déplorent que les enfants ne viennent parfois à la communion fréquente que sur commande, si l'on peut dire, c'est-à-dire sur invitation pressante et non pas d'eux-mêmes. Il semble qu'on pourrait les exciter davantage à la sainte communion en leur parlant davantage du Christ, en le leur faisant mieux connaître et aimer.

Il semble aussi que nos enfants sentiraient davantage le besoin de la sainte communion s'ils étaient entraînés à un certain ascétisme adapté à leur âge comme celui de la Croisade Eucharistique ; mais, hélas ! le milieu où ils vivent — du moins beaucoup d'entre eux — a trop perdu le sens du renoncement, de la pénitence, de la lutte contre les défauts et les passions ! Enfin le zèle, l'esprit de conquête — sans négliger tous moyens variés employés déjà ou à découvrir — peuvent mettre nos enfants en appétit vis-à-vis de la divine nourriture : « Ego sum panis vivus » (Jo., VI, 41).

* *

Questions à poser. — Jésus nous a-t-il quittés, ou bien est-il encore vivant, avec nous ? et où ? — Pourquoi Jésus veut-il venir dans nos âmes, sous les apparences du pain ? — Quels sont pour votre corps : l'utilité et le résultat d'une bonne nourriture ? — Par comparaison, dites l'utilité et le résultat de communions fréquentes et ferventes. — Qu'arrivera-t-il au contraire à celui qui ne communie jamais ? à celui qui communie trop peu ? — Quelles sont les conditions ou dispositions nécessaires à une communion bonne et fructueuse ? — Où croyez-vous que le prêtre trouve la force d'accomplir son ministère, où les saints ont-ils puisé la sainteté ? etc.

* *

Exposé. — Aller toujours du concret à l'abstrait. Le concret c'est : le rôle de la nourriture dans la vie de notre corps..., et nous arriverons aisément à cette conclusion : un être vivant est condamné à mourir, à plus ou moins brève échéance s'il ne s'alimente pas.

Or notre âme est un être vivant. Qu'est-ce à dire et qu'est-ce qu'un vivant ? Un enfant du catéchisme à qui cette question était posée, a répondu un jour : « Un vivant, c'est ce qui bouge » ; s'il avait ajouté « tout seul » il aurait bien approché de la vérité. Evidemment, nos enfants vont tout de suite penser au mouvement local, et la plante elle-même ne va pas de prime abord leur paraître vivante ; à nous de mettre au point. Quand nous aurons montré la vie des plantes, animaux, et hommes nous passerons à la vie de l'esprit ; p. ex. montrer successivement comment s'éveille à la vie un petit enfant : ses yeux fermés s'ouvrent, il sourit, il apprend à marcher puis à parler ; vient alors le moment des « pourquoi », des questions, de la curiosité, de l'imitation (l'enfant fait volontiers ce qu'il voit faire), etc., c'est l'esprit qui s'éveille, c'est la vie de l'esprit qui commence ; cette vie est susceptible d'un magnifique épanouissement

dans les génies, les grands inventeurs, etc. Un esprit qui pense et raisonne, s'instruit et calcule, découvre ou invente, c'est un esprit qui vit. Notre âme qui est esprit est donc un être vivant.

Passons maintenant au surnaturel. Pour cela, essayons de deviner — qu'on veuille bien comprendre le mot — la vie de Dieu qui est esprit lui aussi. Dieu pense, Dieu connaît, Dieu aime ; il y a tout cela à l'origine de la création que nous avons admirée; mais Dieu se connaît et s'aime lui-même ; mystère des trois divines personnes.

Or, quand Dieu nous fait partager sa vie — et c'est la vie de la grâce — il nous permet de le connaître et de l'aimer un peu comme il se connaît et s'aime lui-même : les saints sont arrivés à penser à Dieu presque continuellement et à tout faire par amour pour lui. Mais de même qu'une lampe s'éteint si elle n'a plus d'huile, cette vie des saints tomberait à zéro si elle n'était soutenue par une nourriture appropriée : la communion, c'est-à-dire Jésus. Et ce qui est vrai des saints l'est aussi de nous à plus forte raison : sans la communion nous pourrons courir, étudier, gagner de l'argent, mais nous ne pourrons aimer le bon Dieu comme il faut. « Si vous ne mangez ma chair... vous n'aurez pas la vie... » (Jo., VI, 54).

Et l'identification au Christ ? nous y arrivons. Pour faire saisir la vie de l'esprit, il fallait prendre la comparaison « homme » ; mais il faut revenir à celle de la « vigne » choisie par Notre-Seigneur lui-même ; un enfant peut vivre sans sa mère, une branche ne peut vivre séparée du tronc ; la vie de la grâce est donc bien définie par S. Paul quand il dit : « Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus » (Gal., II, 20), texte qui s'éclaire d'ailleurs par toute la doctrine paulinienne du corps dont le Christ est la tête. Comme la branche coupée, un membre séparé de la tête n'a plus ni activité ni vie.

Mais à nouveau notre comparaison « boite » car nous sommes, à la différence d'une branche ou d'un bras, des êtres intelligents et libres ; par quelles veines, par quels nerfs ou ligaments pourra se faire la soudure avec le Christ dont le résultat sera la vie de la grâce ? C'est ici le nœud de l'affaire. Précisément, cette soudure ne se fera qu'avec notre libre consentement et ne se réalisera que progressivement et par un lent travail où coopéreront et la grâce de Dieu et notre persévérante bonne volonté. Et l'on commence à voir à quoi va servir ce fréquent contact avec le Christ qui se nomme la communion; elle servira non seulement à nourrir notre âme c'est-à-dire à refaire en temps utile nos forces spirituelles, mais encore à nous unir plus étroitement, plus solidement au Christ, à épanouir en nous la vie du Christ. Et nous revenons à la branche pour terminer : le baptême a été comme une greffe, mais elle est fragile l'humble tige insérée sur le tronc, que la main suffirait à arracher ; passent les années ; vient un jour où cette tige si frêle est devenue une énorme branche *chargée de fruits* que seul un violent orage pourrait séparer du tronc.

* *

Sainte Ecriture. — Outre ceux cités au cours de l'exposé, nous aurons ceux de la promesse et de l'institution de l'Eucharistie (Jo., VI, 25-35 ; Mt., XXVI, 26 ; Marc, XIV, 17). Puis, pour l'identification au Christ : « Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu » (Philip., II, 5) ; « Vita vestra est abscondita cum Christo, in Deo » (Col., III, 3) ; « Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi » (I Cor., VI, 15) ; « Vos autem estis corpus Christi » (I Cor., XII, 27), etc., etc. ; « Induimini dominum Jesum Christum » (Rom., XIII, 14) ; « mihi enim vivere Christus est » (Philip., I, 21); et arrêtons-nous si l'on veut avec un long texte de l'épître aux Philippiens dont voici l'essentiel : « Omnia... arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam et inveniar in illo... configuratus morti ejus... comprehensus sum a Christo Jesu... ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu » (III, 7 à 14), en mentionnant la grande idée paulinienne de la croissance dans le Christ : « Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus » (Eph., IV, 15), écho de J.-Baptiste : « Illum oportet crescere, me autem minui » (Jo., III, 30).

* *

Regards sur l'avenir. — Il est une chose que la plante ne peut faire : refuser la sève, se garer du bienfaisant soleil ; l'homme peut mettre entre la grâce et son âme l'écran plus ou moins opaque de sa paresse, de son orgueil, de sa sensualité. Si donc nous voulons que s'épanouisse en nous la vie du Christ, il faudra toute la vie lutter contre nos passions, ce que certains appellent « faire le vide en soi ». Et croyons bien que Dieu nous y aidera : toutes les difficultés, contrariétés ne sont-elles pas des dispositions providentielles qui heurtent nos défauts pour arrondir les angles, ce que Notre-Seigneur annonçait : « et omnem (palmitem) qui fert fructum (pater) purgabit eum ut fructum plus afferat » (Jo., XV, 2).

On trouvera, dans la récente occupation de la France par l'ennemi et sa libération, une belle comparaison : ainsi notre âme occupée par les puissances du mal doit les mettre à la porte et se libérer, pour établir en elle le règne du Christ ; œuvre de longue haleine, drame passionnant de toute vie humaine.

POUR L'OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

OFFRONS NOS HOMMAGES, NOS ENGAGEMENTS, NOS PRIÈRES

Mes frères,

Voici revenue, avec le soleil, les oiseaux et les fleurs, la grande fête annuelle de Notre-Dame.

Toutes les divisions du temps sont marquées à son chiffre : les heures, les jours, les semaines, les mois... comme si la piété populaire, de siècle en siècle, avait éprouvé le besoin de renchérir encore sur les multiples fêtes mariales qui sertissent le cercle liturgique de l'Avent au temps de la Pentecôte : l'Immaculée-Conception, la Purification, l'Annonciation, la Compassion, les Notre-Dame d'août et de septembre. Chaque jour, « de l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir » en passant par l'Angelus de midi, nous faisons le souvenir de l'Annonciation : le mystère central de sa destinée et de la destinée du monde. Chaque semaine, nous lui dédions un jour, comme nous dédions un jour à Dieu : le samedi est le jour de Marie, comme le dimanche est le jour du Seigneur. Chaque mois, dans quelqu'une de nos églises, se dé-

roulent des semaines missionnaires mariales, véritables battues de la divine bergère à la recherche des brebis perdues. Chaque année, les mois de mai et d'octobre, le mois de Marie et le mois du Rosaire encadrent comme deux solennelles périodes d'inauguration et de clôture les belles saisons : le printemps, l'été, l'automne, les saisons de la vie qui éclate de toute part, les saisons des fleurs qui éclosent et des fruits qui mûrissent. Le calendrier est un calendrier marial.

Mais parmi toutes ces périodes s'inscrit, en lettres majuscules, le mois de mai, de toutes les dévotions populaires mariales la plus connue, la plus prolongée, la plus solennelle.

De quoi ferons-nous la gerbe que nous allons déposer aux pieds de Notre-Dame de Mai ?

De nos hommages, de nos engagements, de nos prières.

I. — *Nos hommages*

De nos hommages, d'abord.

Tout culte est, avant tout, cela ; tout culte, quel qu'il soit : l'adoration de Dieu, la vénération des saints, l'émerveillement d'un paysage ou d'un chef-d'œuvre de l'art.

Et « Marie est l'excellent chef-d'œuvre du Très-Haut,... c'est le grand et divin monde de Dieu,... c'est la magnificence du Très-Haut,... le miracle des miracles de la nature, de la grâce, de la gloire » (*Vraie dévotion*, nos 5, 6, 12). Ainsi s'exprime, dans son enthousiasme, S. Louis-Marie de Montfort. Les richesses de notre langue lui semblent pauvreté pour exprimer son admiration ; il les accumule, les épuise, les répète et il conclut là-dessus :

« Après cela il faut dire, en vérité, avec les saints : *De Maria nunquam satis*. On n'a pas encore assez loué, exalté, honoré, aimé et servi Marie... Après cela, il faut dire, avec le Saint-Esprit : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus*, toute la gloire de la fille du Roi est au-dedans. — Après cela, il faut nous écrier avec l'Apôtre : *Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit* : ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a compris » (*Vraie dévotion*, 10, 11, 12).

Lyrisme d'une piété qui s'exalte! non! Faible écho de la terre aux louanges divines : ne prendrions-nous plus garde, à force de les redire, à la densité des paroles évangéliques : pleine de grâce, bénie entre les femmes, le Seigneur a fait en moi de grandes choses.

On dit de certains sujets qu'ils sont inépuisables, de tableaux célèbres qu'on ne se lasse pas de les regarder, de mélodies archiconnues que c'est toujours un plaisir nouveau de les entendre : vous savez bien que cela est vrai de la Très Sainte Vierge, vous qui avez la grâce d'en subir le charme.

Vous lui multiplierez donc vos hommages pendant ce mois : l'hommage de votre intelligence : vous lui ferez quelque lecture qui vous introduira plus avant dans le mystère de Marie ; l'hommage de votre cœur : vous chanterez ses cantiques ou vous lui redirez vos *Ave, Maria*, mais plus pénétrés du sentiment de votre admiration et de votre amour ; l'hommage de votre richesse ou de votre pauvreté : ne serait-ce que d'une fleur devant son image ou sa statue de famille qui vous rappelle à son souvenir.

II. — *Nos engagements*

Les compliments de fête des enfants à leur maman, ne vont jamais sans promesses et qui ne sont que trop opportunes. Il sera bien aussi d'accompagner nos hommages de Mai d'engagements réfléchis et sincères. Je crois que les générations montantes, et nous-mêmes, en avons besoin.

Voyez-vous, j'ai peur, dans ce qui forme la masse des fidèles d'une éclipse de certaines pratiques traditionnelles en l'honneur de la Vierge, qui sont pourtant comme le corps indispensable dans lequel s'incarne et subsiste la dévotion à Notre-Dame.

Comprenez-moi bien.

Je parle de ce qui forme la masse des fidèles : car pour ce qui est de l'élite, l'élite de la science et de la sainteté, peut-être n'a-t-on jamais scruté à fond, comme aujourd'hui, le mystère de Marie, ni relevé, comme chez les saints de notre temps, l'empreinte de la spiritualité mariale.

Je parle aussi de certaines pratiques traditionnelles, non de toutes : il en est de splendides, comme les foules de Lourdes et les ovations du Grand Retour.

Je parle enfin d'éclipse des pratiques extérieures, plus que d'éclipses de la dévotion : elle existe toujours, puisqu'elle met en branle ces milliers de pèlerins vers la grotte de Massabielle et qu'elle a mobilisé nos paroisses entières autour de la barque de N.-D. de Boulogne.

Mais, le peuple chrétien dans son ensemble a-t-il pour Marie, le même amour qu'autrefois : amour singulier, amour tout de tendresse et de confiance inconfusible, amour qui pénétrait tous les événements, petits ou grands, de l'existence ? Par exemple : le nom de Marie n'est plus guère de mode pour nos enfants ; — le scapulaire, remplacé d'abord par la médaille, n'est plus bien souvent remplacé par rien ; — nos congrégations d'enfants de Marie au voile blanc ou bleu, ne sont plus, dans beaucoup de paroisses, qu'un souvenir comme les vieilles confréries des pénitents blancs ou des pénitents noirs.

Et sans doute, la dévotion à Marie, notre Mère, n'est pas à ce point liée à des pratiques changeantes qu'elle disparaisse avec elles. Pourtant notre nature, parce que corporelle en même temps que spirituelle, a besoin de signes dans lesquels elle incarne et manifeste ses sentiments. Et si des dévotions nouvelles équivalentes ne remplaçaient les anciennes, il faudrait bien y reconnaître le symptôme d'une moindre influence de la piété mariale dans la vie et même d'un amoindrissement de cette piété dans l'âme du peuple.

III. — *Nos prières*

Enfin, nous adresserons à Marie, pendant « son » mois, nos prières plus fréquentes et plus ferventes. Notre dévotion à la Sainte Vierge n'est pas seulement piété filiale, elle est aussi culte religieux. Et de la vertu de religion la prière est l'expression naturelle, la manifestation spontanée, le signe authentique.

La prière suppose toutes les vertus qui nous mettent en communication avec le ciel : la foi, l'espérance, la charité, la religion dont elle est comme l'éclosion, la fleur, l'épanouissement. Si l'on prie, c'est que l'on croit, qu'on espère, qu'on aime, qu'on révère. S. Alphonse pourra formuler et répéter cet axiome : « qui prie se sauve, qui ne prie pas se damne », comme N.-S. disait : « celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais qui ne croit pas est déjà jugé. »

Si nous comprenons cette valeur et cette portée de la prière, il n'est pas possible que la prière à Marie

ne nous apparaisse pas comme le moyen adapté de lui redire, à l'occasion de sa grande fête annuelle, tout ce que nous avons au cœur pour elle d'admiration, de confiance, d'amour, de vénération ; il n'est pas possible que nous n'apportions pas à nos prières habituelles, à notre chapelet, par exemple, un renouveau de ferveur ; il n'est pas possible que tout ce qui sera pour nous rappel de son beau mois : son trône dressé dans nos églises, son image fleurie à la maison, les cloches qui sonneront l'exercice du soir, ne soit pour nous l'occasion d'une prière, d'une élévation de notre âme vers Elle, si courte soit-elle, d'une simple pensée si vous voulez : de penser à quelqu'un, « d'y penser encore, d'y penser toujours », comme dit un refrain bien connu, c'est déjà une prière ; ceux qui aiment le savent bien.

* *

Un jour, parmi les pèlerins d'Ars à genoux au passage du saint Curé, se trouvait une femme en deuil. Elle était là par hasard. Sur l'ordre des médecins, elle voyageait pour se distraire. L'obsession du récent suicide de son mari incroyant menaçait de la faire sombrer dans le désespoir. En passant, le Curé d'Ars s'arrêta devant la dame en noir. Il se pencha à son oreille « Il est sauvé », lui dit-il. — L'inconnue eut un sursaut. — M. Vianney reprit : « Il est sauvé ! » Un geste d'incrédulité fut toute la réponse de cette étrangère. — Alors, le saint, scandant bien tous les mots, répliqua : « Je vous dis qu'il est sauvé. Il est en purgatoire et il faut prier pour lui. Entre le parapet du pont et l'eau, il a eu le temps de faire un acte de repentir. C'est la Sainte Vierge qui lui a obtenu sa grâce. Rappelez-vous le mois de Marie dressé en votre chambre. Quelquefois votre époux, bien qu'irréligieux, s'est uni à votre prière. Cela lui a mérité le repentir et un suprême pardon. »

Ce n'est pas une merveilleuse légende du Moyen Age. C'est un fait authentique de notre âge critique, retenu par le plus consciencieux historien du Curé d'Ars (Mgr Trochu, chap. XXVIII, p. 632). Son éloquence dispense d'enfler la voix pour une péroraison pressante.

Il vous décidera, s'il en était besoin et mieux que tout ce que je vous ai dit, à faire de ce mois de Mai, dans le secret de votre cœur ou en famille, un mois de Marie d'hommage, d'engagements, de prières.

LE SERMON

UTILITÉ ET NÉCESSITÉ DE LA PRÉDICATION

Mes frères,

Je vous parlerai aujourd'hui du sermon, qui, tout en n'étant pas partie essentielle, intégrante de la messe, occupe cependant une place importante au cours du Saint Sacrifice.

I. — *Faut-il prêcher ou ne pas prêcher ?*

Si une telle question faisait l'objet d'un referendum parmi les fidèles, il est à peu près certain que les réponses négatives obtiendraient une très importante majorité. Nos raisons de le supposer sont nombreuses. Elles se déduisent clairement de certaines constatations qui, empressons-nous de le dire, ne sont pas spéciales à une paroisse ou à une région, mais sont les mêmes dans l'ensemble des paroisses de France... Nous constatons en effet un peu partout :

1º Une tendance générale quand il y a plusieurs messes, à assister de préférence à celles qui ne comportent pas de sermon. Il y a des *catholiques qui n'entendent jamais une prédication !*

2º S'il n'y a qu'une messe, ou si l'on est obligé de venir à une messe « prêchée », on s'arrange pour n'arriver qu'après le sermon estimé superflu, et même au besoin on attend à la porte qu'il soit terminé.

3º Si par hasard on est obligé d'assister à un sermon, on le subit de mauvaise grâce, plutôt qu'on ne l'écoute, comme une grande pénitence. On le trouve toujours trop long, même s'il est réduit à ses extrêmes limites.

4º Ajoutons à cela l'avis de certaines âmes candides prétendant que les fidèles étant déjà peu nombreux, il ne faut pas décourager les bonnes volontés par des cérémonies trop longues...

5º Quand il fait froid, il faut avoir pitié des santés fragiles. Quand il fait beau, on a besoin de prendre l'air...

Et j'en passe !

II. — *Comment expliquer cette mentalité ?*

Essayons d'analyser ce sentiment d'aversion pour le sermon.

1º Est-ce le manque de temps ? Est-on vraiment si pressé que l'on ne puisse donner quelques minutes de plus au bon Dieu le jour qui devrait être principalement consacré à notre sanctification ? *Non*, car les personnes si avares de leurs instants, quand il s'agit d'entendre un sermon, sont ordinairement les mêmes qui perdent beaucoup de temps en des conversations inutiles, qui n'hésitent pas à consacrer fréquemment plusieurs heures à des spectacles, et même des journées et des nuits entières à leurs plaisirs.

2º Est-ce parce qu'on est suffisamment instruit de sa religion ? Là encore la réponse est claire. Plus on est malade, moins on a d'appétit, moins on éprouve le besoin de se nourrir. Plus on est ignorant, moins on éprouve le désir de s'instruire.

Parfois on se rend compte de son ignorance, mais on préfère ne pas trop connaître son devoir, pour endormir sa conscience et pouvoir continuer à vivre dans une douce quiétude.

Et, fait digne de remarque, plus on est ignorant, plus on est prodigue de conseils. Il ne manque pas de Gros-Jean, qui prétendent en savoir plus long que leur curé. Les prêtres n'ont ordinairement que l'embarras du choix dans les avis impératifs, mais souvent contradictoires qu'ils reçoivent en abondance. Comment faire plaisir à tout le monde ?

Examinons maintenant :

III. — *La réponse de l'Eglise*

Rappelons-nous d'abord qu'elle est une société fondée par le Christ lui-même et que l'autorité lui vient d'en-haut et non d'en-bas. Elle n'a aucunement l'intention de se faire plébisciter, car elle sait bien que si le vice et la vertu étaient soumis au suffrage universel, il est peu probable que la vertu l'emporterait.

Or, l'Eglise fait une obligation grave à ses prêtres de répandre la parole de Dieu. Dans ce but, elle les astreint à de longues études ; elle les exerce à l'éloquence sacrée pour leur donner le plus d'aptitude possible à l'enseignement et à la parole en public.